

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire DES HOMMES ET DES CHOSSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OÙ JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUÉBEC, 15 JUILLET 1848.

[No. 5.]

POÉSIE.

L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
 Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
 Ils arrivent dans un pays
 Où s'offrent à leurs yeux ravis
 Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
 Éprouvent les mêmes transports
Qu'Enée et ses Troyens en découvrant les bords
 Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts
 Entouré d'un marais de bourbe,
 Où des serpents et des lézards
 Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte ;
 Elle la retire aussitôt,
 En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte ;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir.
Pour arriver là-bas il faudrait se salir ;
 Et moi je suis si délicat,
 Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela ; pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir, un beau pont

Sur lequel nous pourrons sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.

Quinze jours ! ce terme est bien long,

Répond le sanglier ; moi j'y serai plus vite :

Vous aller voir comment. En prononçant ces mots,

Le voilà qui se précipite

Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos ;

A travers les serpents, les lézards, les crapauds,

Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,

Et là, tandis qu'il se secoue,

Jetant à ses amis un regard de dédain :

Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MON ONCLE BRIOCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite.)

II.

« Il y avait, à quelques arpents de chez nous, une petite maison basse, enfumée par un vilain tuyau de tôle, qui en traversait le toit, résidence de Pierre Râche, le charroyeur d'eau, autre original assez plaisant qui faisait le grand homme, le philosophe, et qui dans le fond ne manquait pas d'esprit, de bon sens. Tous les soirs, au soleil couché, il y avait chez lui un rassemblement de bavards, capables de déterrer, de deviner les nouvelles. Mon oncle passait par là : il fallait les voir se dépiter !

—Mais regarde donc le bonhomme, Jacqueline, comme le voilà nippé ce soir, le vieil avare ! Crois-tu que ça lui fait mal un peu !... Il est si per accoutumé à ces habits-là qu'autant vaudrait mettre le harnais argenté du seigneur sur le vieux cheval de Pierre Râche.... Mais où va-t-il comme cela tous les soirs ?

—Tiens ! vous ne savez pas vous autres, dit Jacqueline la laveuse ? Le vieux moribond se mêle de faire l'amoureux : tous les soirs il se contente d'aller *fiairer* à la porte de sa blonde, et s'en revient de même.

—C'est tout ? dit Luce, la femme de Pierre Râche.

—Oui, c'est tout et c'est bien trop pour un vieux qui n'a plus qu'un pas à faire pour planter la pirouette dans son cercueil. Voilà une belle couchette, allez ! pour tenter une mariée !

—Et qui va-t-il voir ? pour l'amour du St. Sauveur ! Parle donc.... ça fait frayeur !

—Une jeune fille, comment donc ! et une jolie petite fille. Voyez un peu ! ça ne devrait envisager que la mort, et ça envisage les jeunes filles !

—Mais qui encore ?...

—La fille à M. Léondéau.

—Quoi ! cette petite *pinée*-là, qui est si *ferrette*, qui est raide comme une balise sèche qui ne plie pas sans casser ? Finis !....

—Quand je vous le dis.

—Tu mens?

—Ma parole d'honneur, voyons!

—Ah bien, oui, dit Luce en riant, cours après vieille carcasse! Tu as les jambes trop molles pour l'attraper! Cours, cours, vieux bêtat!... Parce que je vous dis!...

—Taisez-vous donc, bande de *supposeuses*, dit Pierre Râche, en envoyant d'épaisses bouffées de tabac de son petit calumet noir; M. Brioché en envoyant, il l'aura la petite fille à M. Léondeau. Je le connais un peu, moi, ce Léondeau, c'est intéressé comme le démon!... Ce que c'est, j'y pense là! Quand nous étions enfants tous deux, nous faisons des châteaux en Espagne. Lui, il disait, que s'il venait à se marier, ce serait avec une femme riche. Mais alors c'était, comme on dit, des châteaux que le moindre souffle démolit. Hélas! nous ne pensions pas alors être appelés à la pénible tâche de vider la rivière; car M. Léondeau a été charroyeur d'eau comme moi. Je ne sais comment il a fait: il a amassé quelques sous, puis il a rencontré dans son chemin une veuve sur le retour, qui avait une jolie bourse; ils ont *taupé* ensemble, et elle est morte en lui laissant une fille et sa fortune. Le gaillard! il disait bien qu'il prendrait une femme riche, et je vous dis, moi, qu'il donnera sa fille à M. Brioché.

—Pouah! dit Jacqueline, y pensez-vous?

—Quoi! si j'y pense?... Tu ne le prendrais donc pas, toi, Jacqueline?

—Moi? bien, je ne crois pas!

—Il est riche.

—Qu'importe.

—Tu n'y penses pas?... Imagine-toi que tout d'un coup, de laveuse que tu es, tu deviens grosse dame; tu te trouves transportée, comme par enchantement, du bord de ta grande cuve sur un beau sofa de crin. Tu sônes une cloche, une servante vient: Marie, emporte-moi ceci; Marie, vas me chercher cela; Marie, j'ai besoin de telle chose... Hein! ça paierait-il un peu?...
—Jacqueline ouvrait son grand œil blanc avec une avidité excessive; elle se croyait déjà métamorphosée en grosse dame.

—Ce n'est pas tout, ajoute Pierre Râche: tu appelles un domestique, tu fais atteler ta voiture et tu vas faire une promenade. C'est un salut par ici, une cour, bette par là, une flatterie plus loin... Et puis tu aperçois à un vitreau de belles et riches marchandises, de superbes joyaux, de succulents bonbons, et tu n'as que la peine de desserrer les cordons de ta bourse et de dire: Garçon, allez m'acheter cela. Hein! parle donc?

—Ça tente, cher petit Jésus! hein? Jacqueline, dit Luce. Mais parle donc!
—Jacqueline ne disait rien: elle se croyait l'objet d'un beau rêve.

—Dis que tu épouserais, Jacqueline?

—Bien oui. Et toi?

—Moi aussi. Dieu! c'est si beau d'être riche!

—Oui! ça tente, ça tente!

—Pauvres femmes! dit Pierre Râche en affectant un philosophisme outré, comme vous êtes petites!... Vous aimez trop l'orgueil; vous feriez un mauvais usage des richesses, c'est pour cela que vous serez toujours pauvres. Toi, Jacqueline, tu creveras en faisant la lessive, et toi, ma pauvre femme, en écurant les chaudrons.

—C'est dur d'être pauvre! dit Jacqueline arrachée à ses beaux rêves qu'elle avait pris un instant pour des réalités, c'est dur!...

—C'est dur? pas plus pour toi que pour moi, dit Pierre Râche avec une indifférence résignée. Tiens! nous sommes à peu près dans la même position: moi, je te charrie de l'eau nette, hein? et toi tu la sales; quand je finis ma besogne, tu commences la tienne, pas vrai? Bon! si tu étais, comme moi, contente de ton sort, tu serais plus heureuse.

—Ça ne vous chagrine pas de voir M. Léondeau?

— Pourquoi ?

— Il me semble que ça me ferait un vilain effet de le voir à sa place et vous à la vôtre, après s'être vus tous les pareils :

— Ouache !... Parce qu'il est riche ? c'est Dieu qui l'a voulu ; parce que je suis pauvre ? c'est encore Dieu qui l'a voulu. Il n'y a pas de ma faute. Autrefois c'est vrai que nous étions amis, aujourd'hui il ne me regarde plus ; il veut tenir son rang, qu'il le tienne. Qu'est-ce que cela me fait à moi s'il est orgueilleux, s'il oublie ce qu'il a été ? S'il fallait en vouloir à tous ceux qui en font autant, on se ferait bien des ennemis. Le monde est rempli de ces gens qui, après avoir rampé, croient avoir le droit de fouler à leur tour ceux qui vivent dans la pauvreté. Sommes-nous capables de refaire le monde ? Ah ! Jacqueline, ce serait une dure besogne ! et si le bon Dieu a mis six jours à le faire, il en mettrait bien douze aujourd'hui à le refaire.

— C'est bien parler ça, dit Jacqueline. Comme ça vous croyez que M. Léondeau donnerait sa fille pour de l'argent.

— Si je le crois ? Serait-ce le premier qui eût sacrifié son enfant pour un vil intérêt. Eh ! mon Dieu ! la plupart des mariages se font à présent par intérêt. Autrefois on les basait sur l'amitié ; mais tout est bouleversé dans ce siècle.

— Mais c'est affreux des mariages par intérêt !

— Bah ! on ne regarde plus cela, M. Léondeau surtout est un de ces hommes devant lesquels le plus franc *nigaud*, le plus *vilain caractère* a toujours trouvé bonnes grâces avec son argent.

Affreux ! affreux dit Jacqueline.

— Comment affreux ? Mais vous l'épouseriez vous-même, M. Brioché, vous venez de le dire, Jacqueline. Quoi, à votre air on eût dit que vous étiez déjà son épouse. Je croyais déjà vous voir dans votre élégant salon, fânant sur des coussins de soie dans une mollesse énivrante. Je vous voyais dans votre voiture, passant sur le corps du pauvre, lui donnant à peine un regard-dédaigneux. Vous étiez déjà toute gonflée de l'orgueil raffiné qui bouleverse le cerveau de ces parvenus qui ont fait leur chemin avec l'or d'autrui ; car c'est si beau d'être riche !... Oui, Jacqueline, vous épouseriez M. Brioché. Il est affreux, qu'importe ? il est boudéur, grondeur, brutal même parfois, qu'importe ? il est vieux, qu'importe toujours ? Il est riche et l'argent fait tout oublier. Et, puis vilaine femme que vous êtes, vous auriez l'espérance, l'odieuse espérance de l'enfermer bientôt entre quatre planches noircies. C'est la mode. Chaque fois que vous voyez une jeune fille prendre un vieux riche, vous pouvez dire en toute sûreté qu'elle va manger son pain noir le premier, pour ensuite se rassasier de pain frais aux dépens de la bourse du vieux imbécile. Il n'a pas encore tout-à-fait fermé l'œil au monde, que déjà sa jeune veuve, tout en larmes, fait les yeux doux au jeune homme. À peine le défunt a-t-il fait son entrée dans le cimetière que l'inconsolable épouse fait la sienne dans le monde. Vous seriez comme cela vous, Jacqueline, pauvre femme que vous êtes !

— C'est vrai dit la laveuse, c'est bien parler ça, Pierre Râche. Aussi bien tenez, je n'en voudrais pas du bonhomme, j'aurais peur de lui souhaiter la mort. Crac, mon vieux Brioché, je ne voudrais pas de vous !

— Jacqueline formula ce refus avec autant de conviction que si elle se fût adressée à mon oncle lui-même.....

PIETRO.

(A continuer.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 15 JUILLET 1848.

COLLABORATION.

LE GANT JAUNE ET LES LOUPS.

L'appel nominal des miliciens, le jour de la St. Pierre, est souvent chose fort désagréable aux capitaines qui sentent le respect qu'on doit à leur commission. Voici le compte-rendu de l'appel d'une compagnie :

Le capitaine est un homme gros et grand, son abdomen est passablement rentier, c'est-à-dire rond et bien pris ; de plus, c'est un gant jaune, ce qu'on est convenu d'appeler dans notre fantôme de société, un aristocrate. Les soldats, eux, sont des loups. A propos, savez-vous ce que c'est qu'un loup ?—C'est un bipède à qui vous parlez sérieusement, et qui vous rit sérieusement au nez sans rire ; c'est l'homme critique *quand même* ; le loup n'est mariable qu'à vingt-cinq ans, parce qu'il a de la santé à jeter à tous les vents, à tous les orages, à tous les branle-bas de la rue, à toutes les sauces jusqu'à cet âge de vingt-cinq ans ; alors le loup revient à Dieu et à une jeune fille qu'il a toujours entrevue dans ses rêves et ses bruyantes orgies. “ Quand le diable se vit vieux, il se fit moine, ” dit le proverbe ; le diable ici c'est le loup, et le loup c'est le moine, mais le moine-loup ! toujours franc, toujours rude, toujours bon cœur, qui aime à parler tapage et coups de poings, comme le marin parle de ses aventures et des tempêtes qu'il a bravées. Revenons à l'appel.

Le capitaine.—Nous allons appeler les noms. Ceux qui seront présents répondront : Présents !—Ceux qui seront absents répondront : Absents !

Quelques loups.—Massacre ! si i' continue, y va faire parler les morts, c'gros ventru-là. Tiens, c'est l'ange du jugement dernier, comme disait ma grand'mère ; sauvons-nous ?

On fut prêt de suivre ce parti ; mais plusieurs loups objectèrent, en prétextant le plaisir qu'on allait avoir. Va donc pour l'plaisir, dirent les autres, et l'on resta.

Le capitaine, appelant de sa voix la plus forte.—Jean-Baptiste Lagoutte.

Le loup.—Un quart d'jour, capitaine.

Le capitaine.—(Bas). Saprédiennne ! qu'est-ce qu'il veut dire ? (Haut).—Pourquoi ne dites-vous pas présent ? Que voulez-vous dire par “ un quart de jour ? ”

Le loup.—Ça vient tout seul, c'mot-là, capitaine, c'est eune habitude, un patois, comme qui dirait sacre, capitaine ; je m'crois toujours à la *paye* . . .

Le capitaine.—C'est bon, mettez-vous en ligne.

Le loup.—En ligne de crin ou d'corde, capitaine ?

Le capitaine.—Que dites-vous ?

Le loup.—Avec quoi m'mettre en ligne ; avec vot' nez, capitaine ?

Le capitaine.—Eh ! saprédiennne ! mettez-vous où vous voudrez. (Il appelle un autre nom). Gédéon Magloire Cocou.

Le loup Cocou.—Absent, capitaine.

Le capitaine, tout rouge de colère.—Vous voulez vous moquer de moi, je crois ?

Le loup.—Pas la *miette*, capitaine ; c'est eune distraction.

Le capitaine.—En voilà des distractions ! on lui demande s'il est présent et il dit : Non !

Le loup.—J'croiyais qu'vous aviez dit d'dire ça, capitaine, faites excuse. (Il va se mettre en rang).

Le capitaine, appelant un autre nom.—Joseph Tire-pousse.

Le loup.—Dix pouces, ni plus ni moins, capitaine.

Le capitaine.—Vous êtes un insolent.

Le loup.—Vous voulez faire l'jars, capitaine.

Le capitaine.—Vous êtes un polisson.

Le loup.—Dam ! on n'lit pas non, pi on *embrouille* par là-d'sus, capitaine.

Le pauvre capitaine avait, je suppose, entendu parler de cette besogne d'*embrouillement* qui consiste pour les loups à mettre un homme au milieu d'eux et de leurs sarcasmes, et de l'aplatissement comme un chapeau de castor. Il acheva son rôle sans plus faire attention aux réponses qui lui furent données et s'en alla, en disant tout furieux : " Sapredienne, ça va en faire des soldats, ça ; c'est grossier comme des pains d'orge ! "

LES DEUX ENSEIGNES OU LA CORPORATION MYSTIFIÉE.

C'est encore moi, lecteurs, qui viens vous rendre visite après une absence de quinze jours, qui m'ont semblé un siècle, à moi qui désirais si ardemment vous revoir. Vous ne direz pas la même chose, je le sais : l'*Horrible Drame* vous a horriblement ennuyés, j'en suis sûr, et vous seriez horriblement mécontents d'entendre cette fois-ci encore quelque chose d'*horrible* qui finit si bêtement que mon drame. Vous avez raison, chers lecteurs, et vous surtout si aimables lectrices ; mais puisque je ne parais en scène que tous les quinze jours, vous devez avoir un peu d'indulgence, et m'écouter par pitié, sinon par intérêt. Si je n'ai pas le talent de vous faire rire, du moins vous avez l'avantage de rire de moi, et, ma foi ! c'est quelque chose : les temps sont si durs ! . . . Ainsi c'est convenu, je ne vous raconterai rien d'*horriblement bête*, et vous m'écouteriez quelques minutes.

Vous avez remarqué sans doute, il y a quelques semaines, une longue enseigne rouge avec lettres blanches, clouée à la clôture du mur en dehors de la porte St. Jean, dans la partie la plus étroite de la rue. La première fois que je la vis, moi, c'était un dimanche avant vêpres. Le temps était magnifique et les promeneurs nombreux. Comme j'approchais de l'endroit désigné j'aperçus un groupe de personnes qui toutes avaient les yeux fixés sur la clôture. Je m'arrêtai et pus lire facilement ces mots : " *Great St. John Street*," tracés sur l'enseigne. Je pensai de suite à notre conseil de ville, et ne doutai pas qu'à sa dernière séance, il n'eût décidé, avec sa sagesse habituelle, que cette partie de la rue St. Jean prendrait le nom de " *Great St. John Street* " à l'instar du *Great St. James Street* de Montréal, maintenant capitale des Canadas de par la reine ; ce qui prouve que nos conseillers municipaux ne portent pas de souliers " au mouvement rétrograde. " Je félicitais intérieurement ces messieurs de leur bonne idée, j'en donnais surtout le mérite à certain épicier ou avocat, tous deux Anglais (et du plus pur sang, s'il vous plaît,) qui ont parfois des excentricités, des manières vraiment britanniques, lorsque j'entendis s'élever autour de moi des huées et des ris, auxquels se mêlaient de temps à autre de ces vilains jurons anglais, que je ne vous répéterai pas, car ils me font mal au gosier.

Aussi curieux qu'une jeune fille, je voulus savoir le sujet qui faisait rire ou vociférer mes voisins, et voici comment je m'y pris : Près de moi était un gentleman anglais, un vrai ventre de *roastbeef* et de *plum-pudding*, une véritable figure de *Cognac brandy* ou de *Holland gin* : je le saluai le plus poliment et le plus humblement possible, et après avoir toussé deux ou trois fois, je lui demandai, de ma voix la plus douce, et en langue anglaise, ce que signifiait cette enseigne. Le noble fils d'Albion me toisa de la tête aux pieds trois ou quatre fois, puis m'ayant fait répéter ma question, il me fit l'honneur de me croire un compatriote, car il s'empressa de me répondre après avoir poussé une douzaine de hum ! hum ! qui sentaient

horriblement le facon, je vous assure. Il m'apprit que cette enseigne avait été posée par dérision envers notre corporation, et que cette fine plaisanterie était due à un capitaine anglais en *ribotte*, qui, la veille au soir, avait failli se rompre le cou en tombant d'une calèche venue en contact avec une autre dans cette partie de la rue. Le capitaine, qui ne s'était pas tué par malheur, avait maudit plusieurs fois Québec, ses habitants, sa municipalité, et enfin le gouvernement qui n'avait pas l'esprit d'abattre cette partie du mur qui obstruait le passage. Dieu du ciel ! un *loyal british subject* maudire le gouvernement de Sa Majesté très puissante !... Mais c'est infâme ! c'est horrible, quoi !... Si la police eût passé par là dans le temps, elle aurait empoigné *loyalement* et *brusquement* mon anglais pour le conduire à M. Macorde, qui lui aurait fait goûter de la géole à défaut de la corde. Mais, comme vous vous l'imaginez bien, elle n'était pas plus là qu'ailleurs !

Pour revenir à notre *roastbeef*, ou plutôt à notre capitaine, il partit en jurant de se venger ; puis, après avoir visité ses connaissances du faubourg, auxquelles il raconta sa mésaventure, il revint au point du jour et posa en passant la *charmante* enseigne qui agitait si fort le parti au milieu duquel je me trouvais. Ils sont si fins les Anglais ! J'allais me retirer, lorsque je vis venir trois conseillers anglais, deux épiciers et un avocat, qui s'informèrent de la cause du rassemblement. On leur montra l'enseigne : alors le plus vieux des épiciers, qui avait oublié ses lunettes, pria son confrère de lui lire ce qui était tracé sur cette planche couleur de sang.

Autre inconvénient ! Le confrère était trop petit : il lui fallut se cramponner à la clôture. (On ne parle pas de l'avocat, il ne pouvait du tout ouvrir les yeux ; le soleil le fatiguait horriblement !) Le petit épicier lut enfin d'une voix grêle : "*Great St. John Street.*"

— *By God! that's famous, capital, good!* dit l'avocat. *Just like Montréal... Great St. James Street, Great St. John Street!... I wonder we did 'nt think of it before!*

— *I did think of it before*, dit le petit épicier en faisant une grimace qui ressemblait assez à celle d'un singe que j'avais vu la veille, *but... I could not...*

— *I did think so myself*, interrompit l'autre épicier, *and, in the last sitting of the Council, I moved...*

Au même instant deux voitures se rencontrèrent devant la bienheureuse enseigne, et l'une d'elle faillit renverser notre conseiller qui ne *mouv*a pas assez vite et perdit une partie de la queue de son habit coupée en sifflet, laquelle s'était accrochée dans la roue de la calèche.

Vous seriez tombés de rire, lecteurs, à voir les grimaces de méthodiste que faisait l'épicier en regardant son habit de conseiller ainsi estropié... Ses deux amis sautèrent aussitôt aux roues de la voiture pour l'arrêter, en criant de toute la force de leurs faibles poumons : *Police! police!* Mais cette dernière était à cent lieues. Le charretier, grand gaillard canadien qui connaissait son droit, donna du fouet à son cheval qui partit au grand trot et étendit dans la poussière le petit épicier et l'avocat, au grand plaisir des spectateurs qui éclatèrent en un chœur de ris et de sifflets. Les deux conseillers se relevèrent tout confus et tout gris, puis donnèrent le bras à leur ami, et tous trois rentrèrent dans la ville, les premiers *goddammant*, le dernier pleurant. Pour moi, qui m'étais passablement amusé, je continuai mon chemin en riant encore de la mésaventure arrivée à nos chers édiles.

L'enseigne fut si agréable à notre conseil de ville, qu'elle resta fixée là où on l'avait mise jusqu'à ces jours derniers. Un autre plaisant Anglais voulut renchérir sur l'esprit de son compatriote, à ce qu'il paraît, et gâta tout, comme vous allez le voir. Dimanche dernier, je repassais par le lieu célèbre lorsque j'aperçus une autre grande anglaise pendue à côté de la première, une autre enseigne, je veux dire, semblable à sa voisine, et sur laquelle on avait écrit : "*The finest Street in Canada!*" Ils sont si fins les Anglais ! Par bonheur, un conseiller canadien passa dans le moment, et irrité de cette nouvelle insulte faite à la corporation, il se rendit en toute hâte chez le maire. Il faut dire que les conseillers canadiens, qui

comprenaient la plaisanterie, avaient proposé dans la dernière séance, que l'enseigne fût enlevée; mais ils se trouvèrent en minorité, comme toujours, et l'enseigne resta à sa place à la grande satisfaction des Anglais.

Le lendemain du jour où je vis la seconde enseigne, il y eut une séance extraordinaire du conseil, qui décida enfin qu'on ferait enlever les deux planches. Il était temps aussi; car les citoyens du faubourg St. Jean qui croyaient que la première enseigne avait été posée par la corporation, ne goûtèrent pas fort cette plaisanterie; la seconde les irrita à tel point qu'on m'a dit qu'ils devaient, le vendredi suivant, arracher les maudites planches pour aller les briser sur la tête des conseillers. Lundi soir, je passai par le même lieu, et tout avait disparu. Quel dommage!... c'était pourtant beau de lire en anglais: "*Great St. John Street!*" "*The finest Street in Canada!*" J'ai remarqué plusieurs Anglais qui contemplaient ces enseignes avec un œil d'amour; la dernière surtout excitait leurs *feelings*; car elle leur semblait un pendu et leur faisait regretter la potence, ce beau temps pour eux d'émotion et de *pendrôche*.

NISUS.

Monsieur le rédacteur du *Fantasque*,

Je suis marchand; c'est vous dire que je n'ai pas grand chose à faire par le temps qui court; aussi, n'ayant rien à faire, je fais des réflexions, que je vous livre pour rien vu que, puisque la flanelle, la toile, le drap et autres marchandises utiles ne se vendent pas, mes pensées ne se paieraient pas bien cher sur le marché. Je vous dirai donc que le printemps dernier j'étais fort occupé, ce qui ne m'a pas permis le temps de réfléchir aussi, comme un imbécile, je me suis laissé entraîner à voter pour M. Méthot bien que M. Légaré m'eût plus plu. Que voulez-vous? On me disait que lui et ses amis voulaient la guerre, le tumulte et la banqueroute. Diable! moi qui n'aime pas plus à me battre qu'à perdre de l'argent et qui n'aime pas plus à perdre de l'argent qu'à me battre, je cours au poll en véritable éservelé et je donnai ma voix à M. Méthot sans songer, étourdi que j'étais, que M. Légaré qui n'est pas dans le commerce, ne pouvait pas avoir un bien grand intérêt à faire banqueroute, sans songer non plus que, s'il y avait une guerre, ce seraient les ouvriers, ses principaux amis, qu'on enverrait se battre pour nous autres. Ce qui est fait est fait, et si ce qui est fait était à refaire, ça ne se ferait pas, je vous en avertis; car depuis, comme je vous le disais, j'ai eu le temps de faire mes réflexions, que voici:

Primo.—Les ceux qui ont donné la majorité à M. Méthot, c'est-à-dire les marchands anglais, sont comme en banqueroute. Ils n'achètent plus de bois, il ne font plus descendre de cages, ils ne font plus construire de bâtiments, on périt de misère au point que les marchands de marchandises sèches ne font de profit que sur les marchandises mouillées.

Secundo.—Ces autres amis de la paix qui ont donné encore à M. Méthot sa majorité, c'est-à-dire les irlandais, font des assemblées secrètes, organisent des compagnies de carabiniers et veulent en un mot mettre le pays à feu et à sang. Le *Journal de Québec* ne souffrira point ça!

Troisièmo.—Dans ce moment de misère générale je ne vois entrer dans mon magasin pour acheter et payer argent comptant que des américains. Quoi! ces républicains d'américains, ces anarchistes sont les seuls dans le moment actuel qui aient assez d'argent pour se promener en gentils hommes! Ma foi monsieur l'éditeur, je suis républicain dès aujourd'hui, vu que j'ai fait mes réflexions et si l'occasion s'en présente je voterai pour celui qui aimera la république. On m'a enfoncé une fois avec un beau programme de paix, mais on ne m'y reprendra plus. M. Légaré était dans le droit chemin; c'est M. Méthot qui était l'égaré.

UN MÉTHODISTE DESENCHANTÉ ET CONVERTI.